

Pour que vivent les pensées

Elsa De Smet



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/critiquedart/127534>
DOI : 10.4000/15ihz
ISSN : 2265-9404

Traduction(s) :

So Thoughts May Live On - URL : <https://journals.openedition.org/critiquedart/127546> [en]

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2025
Pagination : 62-76
ISBN : 978-2-9506293-7-1
ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Elsa De Smet, « Pour que vivent les pensées », *Critique d'art* [En ligne], 65 | Automne/hiver, mis en ligne le 04 décembre 2026, consulté le 17 janvier 2026. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/127534> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/15ihz>

Ce document a été généré automatiquement le 17 janvier 2026.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Pour que vivent les pensées

Elsa De Smet

- ¹ Les sciences sont inquiètes. Par instants, surgit la peur que l'impasse discursive de notre temps se referme sur elle-même et que les issues critiques se limitent de plus en plus. Depuis une décennie, le sentiment grandit à mesure que les malentendus essaient les discours et que même le langage ne possède plus de ressources, tant les mots se retournent contre ceux qui prennent le risque de les énoncer. Beaucoup de choses semblent réversibles dans une boucle cognitive sans queue ni tête où leur nivellement fait loi. Si l'idée de « déconstruction », amenée dans le champ critique par Jacques Derrida dès 1967, a été fondamentale pour la pensée contemporaine, elle est désormais la cible d'une offensive réactionnaire portée par les grandes puissances et qui s'installe dans la durée. Si la mise au jour des « pensées situées » [*situated knowledges*] par Donna Haraway¹ en 1988 a permis de comprendre que les régimes épistémiques sont inscrits dans l'histoire, elles sont désormais manipulées à des fins de relativisme généralisé. Les référents symboliques se sont peu à peu effondrés. Il est opportun de se souvenir qu'en 1949 Georges Orwell forgeait l'idée de *Doublepensée* [*doublethink*] pour définir la méthode de suppression de toute pensée critique par le mécanisme d'acceptation simultanée que le cerveau humain opère à partir de deux points de vue opposés.
- ² Les temps sont durs. Mais la résistance est en marche, portée par la construction des savoirs critiques qui se politisent. Malgré le découragement qui pourrait envahir les humanités et les sciences, force est de constater que la pensée est coriace et ne déroge pas à ses responsabilités pour permettre à la démocratie de perpétuer son existence. La tâche est d'autant plus ardue pour les travaux interdisciplinaires qui doivent tenir finement les rouages méthodologiques de leurs sujets afin de ne pas verser dans un mélange d'ingrédients où tout coexiste un peu et à valeur égale – et où parfois rien ne se dit vraiment. La légèreté n'est plus de mise quand la menace réelle d'assister à l'installation d'un système orwellien est à portée d'océan. Il faudra donc agir, sans devenir réactionnaires à notre tour, en dosant les efforts, en mesurant les paroles, en agissant pour corrompre les forces depuis leur intérieur. En ce sens, un énoncé quasi programmatique a été élaboré par l'artiste Grégory Chatonsky à l'occasion d'une

conférence donnée en juillet 2025 autour du projet *Le Féral*, sur laquelle nous pouvons nous appuyer², car, de fait, à l'instar des artistes, l'actualité éditoriale scientifique propose elle aussi matière et méthodes pour échapper à l'impasse, mettre en garde et penser.

3 Ne leur laisser aucun mot

4 L'histoire des mots, comme celle des images et des imaginaires, est un vecteur généreux pour étudier les connaissances et les régimes de pensée. Dans son ouvrage *Progrès*, l'historien des sciences Wolf Feuerhahn propose d'ailleurs de « se poser la question de l'histoire du mot, de ses usages et statuts³ ». En s'attardant sur la notion de progrès, l'auteur égrène les changements de paradigmes associés à ce terme depuis la première édition du *Dictionnaire de l'Académie française* en 1694, époque à laquelle il désigne « le mouvement vers l'avant » d'un incendie, d'une maladie ou de troupes armées par exemple, jusqu'à un discours prononcé par le président de la République française Emmanuel Macron en 2018 qui « sépare les progressistes des nationalistes⁴ ». Chemin faisant, il offre une démonstration très claire des mouvements de signification qui l'entourent et nous fait peu à peu entendre à quel point il serait problématique d'attribuer un sens univoque à un terme protéiforme. Le livre de Wolf Feuerhahn est relativement court – une centaine de pages – mais d'une efficacité redoutable pour nous plonger dans les atermoiements singuliers d'un mot, « progrès », qui s'emploie à l'envi et pas seulement depuis le début de l'époque contemporaine. Le clivage qui traverse l'emploi de ce mot se fait l'écho des mouvements sociétaux et politiques de la Révolution française, de la Monarchie de Juillet ou des croyances scientifiques du XIX^e siècle. Il sépare à plusieurs reprises les partisans optimistes du progrès et ceux qui s'en méfient. Il lui attribue l'idée d'une certaine libéralisation, voire d'une aliénation. L'ouvrage nous permet de traverser une histoire philosophique, mais surtout une histoire politique. S'y dessine une distinction qui deviendra majeure entre le progrès, d'un côté, vu comme possibilité de forme (amélioration à court et moyen terme avec l'apport de nouveautés), et de l'autre, comme vecteur de potentialités de fond (marche d'évolution sociale à long terme) – depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours. La lecture de ce livre nous rappelle la nécessité de l'histoire et de la pratique des sciences humaines et sociales pour ne pas céder aux ambiguïtés des mots « lâches⁵ » – lâche au sens du flottement rhétorique qui les entoure à cause de leur complexité. Il n'y a que le fait de savoir qui puisse finalement nous aider à résister au *doublethink*. Il ne faut laisser aucun mot aux ennemis de la critique.

5 Empêcher la cristallisation du sens

6 Mais alors, comment penser la critique si la critique nourrit aussi ce à quoi nous nous opposons ? Ici encore la pratique de l'histoire nous sauve, aussi polymorphe soit-elle, et peut-être même plus encore quand elle s'hybride pour devenir interdisciplinaire. L'un des grands tournants récents de la pratique des sciences humaines et sociales tient dans leur capacité à affronter ce qui est équivoque ou ce qui aurait été jusqu'ici analysé – tout comme ce qui a été vu, visualisé, ou montré – par le prisme restreint d'un point de vue unique, construit la plupart du temps sur les « fondations coloniales, patriarcales et esclavagistes de la modernité⁶ ». Ainsi plusieurs travaux universitaires participent d'une nécessaire reconstruction⁷ de l'histoire. Les études visuelles en tant que discipline y jouent un rôle majeur. En s'intéressant à la façon dont les images, trop souvent considérées comme des illustrations, exigent une véritable analyse critique, elles permettent de montrer comment, au fil de l'histoire, les grands récits se

construisent par le visuel. Elles mettent au jour l'opacité des régimes de pensée qui régissent la construction des imaginaires, pourtant masquée lorsque les images sont présentées comme des entités autonomes – dans l'art par exemple – ou objectives dans les sciences⁸. Le livre de Joël Vacheron, issu d'un travail de recherche et intitulé *Cosmovisions : une étude visuelle des fondements coloniaux de l'exploration spatiale*, participe de cet élan et souligne à son tour, sur un sujet mastodonte de l'histoire culturelle du XXe siècle, que nombre d'enjeux politiques, hiérarchiques et sociaux se construisent à travers les images. Utilisant un corpus iconographique riche et hétérogène puisé dans les récits dominants qui ont entouré la conquête de l'Espace au XXe siècle, l'ouvrage pose la question d'une concrète visibilité des imaginaires. Une large partie du corpus puise dans l'histoire de l'afrofuturisme qui trouve enfin ici une place de choix dans l'histoire visuelle de l'aventure spatiale écrite par le monde académique, en étant imbriquée et non plus séparée des récits dominants. Elle ne se trouve plus reléguée au simple rang de proposition alternative ou marginale et s'impose comme un champ culturel qui, s'il n'a pas été doté de la même charge réceptive au cœur des industries culturelles de l'époque, était bien pourvu d'une même force imaginative. L'auteur questionne d'ailleurs le recours au pronom personnel *nous* dans l'écriture de l'histoire et ne manque pas de rappeler que le poids de la colonialité anthropocène est un fardeau pour tous, *eux, nous et les autres* alors qu'elle est le résultat d'une entreprise portée par les seuls dominants. La mise en lumière des similitudes du technicisme des années 2020 au nom du *New Space*, coexistant avec les manifestations des Black Lives Matter, du temps des missions Apollo, et des Black Panthers, rend ce travail historique particulièrement contemporain.

7 Passer de la raison critique à la raison sensible

- 8 En convoquant l'histoire de la musique, Joël Vacheron propose une réponse pour combattre : passer de la raison critique à la raison sensible ou, en tout cas, s'autoriser à naviguer entre les deux pour être au plus proche de la vérité. De même, la philosophe Jeanne Etelain nous propose de « zoner » dans une enquête comparatiste qui cherche un moyen renouvelé de comprendre l'espace dans le contexte physique et psychique contemporain. Dans *Zones : Terre, sexes et science-fiction*, elle s'arme néanmoins d'une large bibliographie théorique pour étayer une démonstration en trois parties conçues comme trois terrains d'enquête et de réflexion. La première s'appuie sur « La figure de la Zone dans le film *Stalker* d'Andréï Tarkovski » (p. 29-85), tandis que la deuxième se penche sur « La théorie des zones érogènes en psychanalyse » (p. 89-146). La dernière est consacrée quant à elle, aux « Histoires et usages du concept de zone en géographie » (p. 149-223). Chacune des parties éclaire beaucoup de malentendus théoriques en s'appuyant sur des textes majeurs dont ceux, méconnus en France, de la philosophe Luce Irigaray. La thèse de l'autrice est de considérer la « zone » comme une modalité spatiale qui viendrait s'ajouter à la modalité temporelle ou géographique, pour « s'inscrire au cœur de notre expérience contemporaine, aussi bien dans les arts que dans les sciences et la politique⁹ », notamment grâce à son « irrégularité échappant aux déterminations préalables et se reconfigurant de manière imprévue¹⁰ ». Comme dans *Progrès*, un mot largement usité (« zone ») devient le creuset d'un examen critique révélateur. A cela s'ajoute que l'ouvrage mène une thèse en forme de réponse aux impasses cognitives actuelles. De fait, Jeanne Etelain propose une issue théorique en faisant de la place, à l'intérieur de son raisonnement, aussi bien à la fiction, au féminisme, au cinéma, à la psychanalyse et à la géographie. Le fameux *nous* n'a même plus besoin de se circonscrire dans le territoire, puisqu'il s'étend dans le temps mais

également, nous dit-elle, dans l'espace, pour trouver son statut joyeusement mouvant et finalement ontologique.

9 Devenir insupportable

10 Au fil de ces diverses réflexions, c'est la nature même de l'enquête et ses méthodes qui se meuvent pour produire, elles aussi, des réponses. C'est ainsi que les chercheurs Matthew Fuller et Eyal Weizman démontrent, dans leur ouvrage intitulé *L'Art de la contre-enquête*, qu'il est possible d'aller plus loin que la recherche de réponses pour proposer des ripostes musclées et devenir insupportables aux tentatives d'écriture univoque. Pour ce faire, ils s'appuient sur l'esthétique et par extension, sur l'art, doté d'une capacité qui le rend unique, celle de savoir expérimenter et déstabiliser les techniques. Ils affirment que « [l']inverse de l'esthétisation est l'anesthétisation, qui engourdit les sens. [...] L'esthétique est liée à l'intellect. Elle implique d'être capable de percevoir. Cela comprend l'aptitude à reconnaître la douleur (pas exclusivement au sens physique), voire à la ressentir dans la sphère politique. [...] De ce point de vue-là, être politisé, c'est cultiver sa capacité à être esthétisé par rapport au monde¹¹ ». Il n'y aura plus de séparation autoritaire dans l'intelligibilité et dans la responsabilité des récits entre les sources d'informations disponibles ; les formes visuelles participent à la vérité, au-delà de leur valeur documentaire ou illustrative, pour construire un dispositif de vérification, de persuasion et de sensibilité qui témoigne de ce qui ne se dit pas sinon, comme la violence d'Etat. L'art ne peut pas être autonome par rapport au monde, ni ne doit être préservé, il doit corrompre le système de l'intérieur. C'est d'ailleurs ce que propose les auteurs en accordant un rôle central au groupe de recherche multidisciplinaire Forensic Architecture fondé par Eyal Weizman. Présentés à travers le monde à l'occasion d'évènements artistiques importants tels que des biennales ou des expositions collectives sur les approches prospectives, les travaux issus de ce projet, né au Goldsmiths College à Londres en 2010, tiennent depuis quelques années une place de premier rang pour la défense de la multiplicité des histoires dans des dispositifs épistémologiques et en inventant des méthodes d'investigation et d'art. Ils n'échappent pas pour autant à la forme, à la présentation publique et donc à des moments de fixation dans le présent – au risque d'une certaine autorité. Parce qu'elles sont le reflet de la pensée qui habite l'art teinté de politique, les méthodes de contre-enquête explicitées par les deux auteurs font la part belle à la responsabilité des pratiques qu'elles mobilisent mais également à celle de la refonte de l'espace public, et à l'importance de la subversion pour un salut transformateur. Les sciences sont inquiètes, cependant l'espoir est grand pour qui prend le risque de déranger.

11 La vérité est un acte politique

12 Dans son célèbre récit autobiographique *L'Intranquille*, Gérard Garouste relate une anecdote de son ami l'homme de théâtre Jean-Michel Ribes à propos de deux souris coincées au fond d'un verre de lait. L'une d'elle, fataliste, ne voyant aucune solution, renonce et se noie, tandis que l'autre, à force de se battre, transforme le lait en beurre et parvient à s'échapper. Par les temps qui courent, la question qui nous hante est celle de savoir comment s'insérer dans l'espace de la critique quand plus personne ne veut se prendre pour personne, ni parler à la place de personne alors qu'il est nécessaire de poursuivre la fabrication des savoirs et l'écriture de récits réflexifs, historiques, documentaires, philosophiques. Il serait même irresponsable de ne pas le faire.

NOTES

1. Haraway, Donna. « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, n°33, automne 1988, p. 575-599
2. *Le Féral* est une œuvre collective à l'échelle d'un paysage conçu comme lieu d'apprentissage pour une intelligence artificielle en charge de créer un film. Ce milieu, en même temps qu'il croît, se peuple progressivement des interventions d'artistes invitée·s à nourrir son apprentissage, comme autant de co-auteur·rice·s de cette « fiction concrète », pour 1000 ans. *Le Féral* ouvrira au public en 2026 avec une première collaboration entre les artistes Fabien Giraud et Pierre Huyghe. Grégory Chatonsky est co-scénariste de l'Intelligence Artificielle pour *Le Féral* et intervient depuis trois ans aux rencontres annuelles du projet. En juin 2025 au Jeu de Paume, sa conférence intitulée « Vectofascisme » a posé les bases du programme que nous évoquons. La dénomination des sous-parties de cet article reprend les termes programmatiques de sa communication. Voir aussi, « Qu'est-ce que le vectofascisme ? » sur son site <https://chatonsky.net/vectofascisme-2/>.
3. Feuerhahn, Wolf. « Progressisme versus nationalisme ? », *Progrès*, Paris : Anamosa, 2025, (Le mot est faible), p. 9
4. *Ibid.*, p. 5
5. *Ibid.*, p. 6
6. Malcom Ferdinand (2019) cité dans le livre de Joël Vacheron, *Cosmovisions : une étude visuelle des fondements coloniaux de l'exploration spatiale*, Genève : MétisPresses, 2025, (Voltigelibre), p. 20
7. J'emploie volontairement le terme « reconstruction » à la place du mot « déconstruction » car il semble plus juste dans le contexte d'un travail qui s'attache à bâtir une nouvelle façon de représenter les choses, en recontextualisant des éléments historiques tenus jusque-là à l'écart.
8. Depuis Griselda Pollock qui étudie l'exclusion des femmes racisées ou marginalisées du canon visuel jusqu'aux travaux de l'historienne de l'art Anne Lafont qui montre que la « race », inexiste biologiquement, s'est élaborée dans les savoirs et les images, s'infiltrant dans les imaginaires européens, notamment à l'époque des Lumières, entre curiosité savante et exotisme projeté. Voir : Pollock, Griselda. *Differencing The Canon: Feminist desire and the writing of art's histories*, London : Routledge, 1999 ; Lafont, Anne. *L'Art et la race : l'Africain (tout) contre l'œil des Lumières*, Dijon : Les presses du réel, 2019.
9. Etelain, Jeanne. « Zoner la zone », *Zones : Terre, sexes et science-fiction*, Paris : Flammarion, 2025, (Terra Incognita), p. 8
10. Etelain, Jeanne. « L'espace mouvant de la Zone », *ibid.*, p. 61
11. Fuller, Matthew. Weizman, Eyal. « L'Esthétique », *L'Art de la contre-enquête : esthétiques de l'investigation - Politiques de vérité*, Dijon : Les presses du réel, 2025, (esthétique:critique), p. 49. Ouvrage traduit de l'anglais par Cécile Dutheil de la Rochère et initialement paru sous le titre *Investigative Aesthetics: Conflict and Commons in the Politics of Truth*, London : Verso, 2021. URL : <https://journals.openedition.org/critiquedart/89659>

AUTEUR

ELSA DE SMET

 **IDREF** : <https://idref.fr/197097278>

 **VIAF** : <http://viaf.org/viaf/394148389343310711090>

 **BnF BNF** : <http://data.bnf.fr/ark:/12148/cb166154685>

Elsa De Smet est historienne de l'art, spécialiste en études visuelles. Elle est l'autrice de plusieurs ouvrages dont *Voir l'Espace : astronomie et science populaire illustrée (1840-1969)* publié en 2016 aux Presses Universitaires de Strasbourg (PUS) et *Voir sans limites : sciences, techniques et esthétiques des origines*, paru en 2025 aux éditions Mimésis. Depuis 2022, elle travaille au Centre Pompidou-Metz.